

Acceptons, pour un instant, qu'on leur ait dit vrai. Un mur de cimetière barre devant nous l'horizon. Le dernier mot de notre existence c'est le fossoyeur qui le prononcera en renversant sur notre dépouille la pierre du caveau où nous disparaîtrons tout entiers, pour toujours. Entre moi et mon chien, une fois mis en terre, aucune différence à établir. L'une comme l'autre nous ne serons plus qu'un paquet de muscles et d'os en travail de décomposition : c'est l'égalité absolue de l'homme et de la bête dans la pourriture définitive.

Soit ! Mais soyons logiques. Le gouffre du néant est creusé sous nos pieds : approchons tout au bord pour en sonder la profondeur. Regardons de sang froid tout ce qui s'y écroule, et quelle désolation va envahir le monde et enténébrer nos champs de guerre, achevant de nous accabler sous le poids de notre désespoir.

Cette terre est donc tout pour nous : notre berceau hier, demain notre tombeau. Prison sans fenêtre, nécropole sans issue, nous y sommes emmurés vivants, et nos grands rêves de vie meilleure se briseront les ailes aux murailles resserrées, à la voûte trop basse, dont toujours, vainement, ils chercheront à s'évader, vers l'inconnu.

L'humanité n'a plus d'avenir.

Plongée toute entière dans le système de forces qui composent ce monde visible, sœur des myriades d'êtres qui pullulent à travers l'étendue, formée des mêmes éléments que l'herbe des montagnes ou le troupeau des